

Anne IDOUX-THIVET

# L'Homme qui tutoie les peintres

Roman



Anne IDOUX-THIVET

L'homme qui tutoie les  
peintres

© Anne IDOUX-THIVET, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-0979-9

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Exposition « Les Mots des peintres »**

**Portraits**

*Panorama des Arts et Lettres*, n°39, novembre 2009

**Sortir – Critiques**

**PPP** À ne surtout pas manquer

**PP** Mérite qu'on s'y attarde

**P** Intéressant, sans plus

☹ Décevant, à éviter

Exposition *Les Mots des Peintres*

Paris, Grand Palais, 12 novembre 2009 – 25 février 2010

*Avis partagés*

De Brueghel l'Ancien à Pierre Soulages, cette exposition exceptionnelle offre au visiteur une vue d'ensemble unique de la peinture du XV<sup>ème</sup> au XXI<sup>ème</sup> siècle. Les œuvres les plus fameuses des maîtres les plus grands sont réunies en un condensé d'excellence. On tremble à l'idée que quelque Thomas Crown puisse déambuler avec son cartable au milieu des chefs-d'œuvre exposés. L'histoire de l'Art occidental ne s'en remettrait tout simplement pas !

Chaque tableau est mis en relation avec des « mots » de peintres éclairant la démarche – voire la philosophie - des artistes, leurs interrogations, leur technique... La scénographie, sobre et parfaitement adaptée au sujet, est très pédagogique. Cette exposition est un événement à voir et revoir en famille.

B. R. (**PPP**)

Il paraît que les citations sont à la mode au Grand Palais. Certes, elles

émanent des plus grands peintres à propos des plus grandes œuvres, mais, sorties de leur contexte, maintes et maintes fois remâchées, était-il besoin de les placer au cœur de cette exposition ? Placardées en lettres énormes, elles volent la vedette aux tableaux. Enfin...presque. Comment, en effet, éclipser des œuvres aussi connues que les trente tableaux exposés ? D'ailleurs, c'est presque trop. J'ai frôlé l'indigestion de chefs-d'œuvre. J'aurais rêvé de mots plus rares associés à des tableaux plus discrets, plus mystérieux. Pour tout dire, à des tableaux méconnus. Il faut croire que suis devenu bien élitiste...

L.T. (s)

## Lorenzo

Je m'appelle Lorenzo et je tutoie les peintres.

*« Sandro fut un dessinateur hors du commun et bien des artistes s'ingénièrent à se procurer ses dessins. »*

Ces mots sont du grand Vasari, à propos de Botticelli. Ils sont inscrits en lettres d'azur sur un des murs de l'exposition « Les Mots des peintres ».

Vasari. Botticelli. Pour moi, ils sont simplement Giorgio et Sandro.

J'admire tellement leur art que j'ai pris l'habitude d'appeler les peintres du passé comme du présent par leur prénom. Une manière de tisser un lien unique et indéfectible avec chacun d'eux. Je fais pareil avec les philosophes, mais... passons.

Je n'avais pas seize ans que je tutoyais déjà les arts. Depuis dix ans, au moins. Mon éducation m'avait donné cette fortune. Peut-être serait-il utile que j'en dise deux mots.

Mon arrivée à Paris est toute récente. Un mois tout au plus. J'ai grandi en Italie, à Florence, dans un milieu très aisé, celui de la finance. Dans mon entourage, rien que des membres issus des familles italiennes les plus influentes. Certaines portent des noms illustres figurant depuis longtemps dans les annales de l'Histoire. D'autres se font rapidement un nom dans les sphères du commerce et de la finance. Moi, je suis le produit privilégié de l'union de ces deux mondes.

Très tôt, ma mère m'a initié aux joies de la poésie. D'ailleurs elle-même composait des vers dont elle n'avait pas à rougir. Elle a veillé à ce que j'apprenne la musique avec l'organiste du *duomo*, car il me fallait toujours

ce qu'il y avait de mieux et quand j'étais enfant, Antonio Squarcialupi était ce qu'il y avait de mieux à Florence. Maman a aussi insisté pour que je prenne des cours de danse. Si, si, je vous assure... Des cours de danse.

Celui qui m'a appris à goûter la peinture, c'est mon grand-père paternel, un collectionneur avisé, un dénicheur de talents. Une relation particulière me liait à lui. La direction des affaires familiales l'accaparait mais toujours il prenait le temps de se lancer dans une partie d'échecs avec moi ou de me faire mille et un petits plaisirs comme me sculpter un sifflet dans une tige de roseau. J'avais quinze ans quand il est mort. J'étais alors dans notre villa de Cafaggiolo. Loin de lui. Pas un jour ne passe sans que j'entende sa voix à l'élocution lente, presque traînante, me murmurer quelque conseil avisé à l'oreille.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où il m'a fait connaître la peinture de Fra Angelico. Je devais avoir cinq ou six ans quand cette merveilleuse rencontre eut lieu. Fra Angelico s'appelait en réalité Fra Giovanni et c'est sous ce nom que grand-père me l'a présenté. Pour lui, le peintre Filippo Lippi était Filippo tout court. Car grand-père était comme moi : il tutoyait les artistes. Grand-père parlait mal en public, mais quand nous étions tous les deux, il racontait les choses avec verve et maniait les arguments comme personne. Qu'est-ce que j'ai ri quand il m'a raconté que Filippo avait séduit la religieuse qui lui servait de modèle !

Depuis le vernissage de l'exposition « Les Mots des peintres », on peut me trouver au Grand Palais tous les jours. J'y suis bien. Comme chez moi. Là, j'observe tout et tout le monde. Les œuvres et les gens. Tous ces gens ordinaires qui se promènent entre les toiles avec plus ou moins d'enthousiasme et de concentration. Comme ce jeune homme de samedi dernier. Il avait une indéniable allure et sa démarche avait beaucoup d'assurance. Savait-il qu'il était beau ? Certainement. Il aurait eu moins de morgue, sinon. Moins d'arrogance. Je me suis pris à penser qu'il ne méritait pas l'amour qui débordait des yeux de la jeune fille blonde qui l'accompagnait et qui ressemblait tant à la superbe Simonetta dont mon frère est épris. Les tableaux, en revanche, méritaient amplement l'adoration

de l'adolescente. J'ai nettement vu sa main droite bouger, son poignet s'animer, comme si les coups de pinceaux, c'était elle qui les donnait. J'ai immédiatement su qu'elle était peintre. J'aurais aimé voir ses œuvres à elle.

Il y avait aussi ce garçon gauche, avec ses grosses lunettes, ses chaussettes rouges et son écharpe bariolée. Lui m'a paru être un parfait imbécile. Il n'a fait que lire les citations. Pas un regard pour les tableaux. Inconcevable. Il m'a agacé même si sa timidité m'a touché. J'ai reporté mon attention sur un autre jeune homme, au teint basané celui-là, qui cherchait à percer les secrets les mieux cachés des toiles, à quelques mètres de moi. Il rayonnait d'une joie qui offrait un contraste pénible avec la tristesse d'une longue adolescente aux cheveux roux très frisés, flanquée de deux adultes qui devaient être ses parents.

Et puis il y avait Lucia - j'ai entendu son grand-père l'appeler ainsi. Comme les autres jeunes gens que j'ai remarqués ce jour-là, elle devait avoir dans les seize ans. Mon âge quand je convoquais le ban et l'arrière-ban du panthéon mythologique pour déraisonnablement couvrir Lucrezia Donati de poèmes de mon cru. Lucia est encore plus belle que Lucrezia. Mille vers peuplés de basilics, de phénix, d'insectes bien réels et d'oiseaux merveilleux me sont montés à la tête quand je l'ai vue. Des vers ! Avec ça, j'étais bien avancé pour l'aborder !

La belle Lucia.

Le jeune homme curieux.

Le garçon distrait.

L'adolescente amoureuse.

L'adolescente mélancolique.

Ces cinq jeunes gens observés aux détours des « Mots des Peintres » m'ont intrigué et je donnerais cher pour connaître ne serait-ce qu'un peu de leur histoire.

## Lucia, la belle

Lucia était une spécialiste des croûtes.

Elle tenait cette incomparable science de son grand-père, François, antiquaire à Saint-Ouen. Stéphane, le père de Lucia, était le fils de François. Veronica, sa mère, était une Italienne rencontrée au hasard d'une soirée estudiantine bien arrosée, le soir de la fête des Lumières, à Lyon. D'où le prénom *Lucia*. Heureusement qu'entre deux verres Stéphane avait eu le réflexe de laisser son numéro à Veronica. Heureusement qu'en découvrant sa grossesse Veronica n'avait pas joué à l'héroïque-fille-mère-de-18-ans qui n'a besoin de personne et qu'elle avait appelé Stéphane pour le mettre au courant. Sans quoi, Lucia n'aurait jamais connu François et il y aurait eu deux heureux de moins sur cette Terre.

Stéphane et Veronica avaient fait leur vie chacun de leur côté, sur d'autres continents. Irresponsables et égocentriques, ils avaient achevé de grandir parallèlement à leur fille qu'ils avaient confiée sans états d'âme à François et à Maria, la mère de Veronica.

Lucia était allée à l'école primaire à Catane puis avait vécu à Saint-Ouen durant ses années-collège. À condition qu'elle continue à passer les petites vacances ainsi que les mois de juillet et août en Sicile, Maria avait accepté que sa petite-fille aille également au lycée en France. Lucia s'était toujours très bien accommodée de la situation. Elle ne voyait qu'une ou deux fois par an ses parents ? La belle affaire ! Elle avait François et Maria. Ces derniers ne s'étaient jamais rencontrés, lui accaparé par ses vieilleries, elle entièrement dévouée à ses fleurs, mais ils avaient réussi quelque chose de merveilleux ensemble : l'éducation bilingue de Lucia. À seize ans, la jeune fille était resplendissante. Serviabile, empathique et curieuse, elle était la joie de vivre incarnée.